

quait une nouvelle apparition ; mais ce qu'il y avait de particulier, c'est que le jeune seigneur ressemblait trait pour trait, au comte de Laverdie. La petite bande d'ombre s'élargissait peu à peu sur le sable de la cour. Gabrielle la regardait machinalement s'étendre et ne songeait pas encore à monter chez sa marraine. C'est qu'un souvenir lui était revenu, et quand ce souvenir-là lui passait par la mémoire, il fallait absolument qu'elle y pensât tout au long. . . . Il fallait qu'elle revît ce bal de madame de Saint-Villiers, depuis l'instant où elle était entrée, joyeuse et éblouie, jusqu'au moment où elle était remontée en voiture, toute frémissante sous la fourrure blanche de sa pelisse. Il fallait qu'elle dansât de nouveau cette valse charmante où René de Laverdie avait été son cavalier, et qu'elle entendit encore une fois les propos délicats et spirituels qu'il lui avait tenus. Il fallait enfin, quoi qu'elle fit d'ailleurs pour s'en défendre, qu'elle retrouvât le regard du jeune homme plein d'une respectueuse admiration, et qu'elle se répêât les paroles qu'il lui avait dites après le cotillon :

—Ma tante ne fera plus danser d'ici la mi-carême : six semaines ! . . . Combien ce temps va me paraître long !

Hélas ! elle était arrivée cette mi-carême si impatiemment attendue. Le second bal de la marquise avait été plus brillant encore que le premier, et jamais Gabrielle n'avait porté une plus jolie toilette. . . . Mais René n'avait point paru. il était alors à Nice pour les courses. La petite filleule de madame de Saint-Villiers avait eu beaucoup de succès, même parmi les aristocratiques beautés qui se trouvaient chez sa marraine, elle avait paru s'amuser de bon cœur, et chacun avait souri à son gracieux visage tout animé par le plaisir. . . . L'adresse instinctive de la femme était pourtant déjà dans cette gaieté d'enfant. Gabrielle avait ri pour ne pas fondre en larmes. Puis, rentrée dans sa chambre, elle avait essayé de se tromper elle-même, et, s'accoudant devant sa glace, elle avait adressé à son image une gentille grimace mutine ; mais comme elle continuait à se regarder, elle avait vu soudain ses grands yeux devenir tout humides.

Si charmant et spirituelle que fût René de Laverdie, ce n'était pas pendant un tour de valse, ni même à travers les figures multipliées d'un cotillon, qu'il eût pu faire sur un jeune cœur une impression aussi profonde. Comme il n'allait pas chez sa tante plus souvent qu'il ne le croyait rigoureusement nécessaire, Gabrielle ne l'avait jamais rencontré avant le soir du bal, mais en réalité elle le connaissait depuis bien longtemps. Que de fois madame de Saint-Villiers n'avait-elle pas parlé de son neveu à sa filleule ! Et, comme on peut le penser, ce n'était pas des fredaines de celui-ci qu'elle entretenait la jeune fille. Trop heureuse était-elle que l'innocence de Gabrielle lui imposât cette discrétion ! Elle oubliait elle-même alors ce que la conduite de René pouvait avoir d'irrégulier, elle ne se souvenait et ne parlait que de son bon cœur, de son esprit, de ses talents, elle s'étendait même volontiers sur ses qualités extérieures, sur la noblesse et la fierté de ses traits, sur sa grâce à manier un cheval. . . . Il y avait, dans le petit salon de la marquise, un excellent portrait de son neveu, et Gabrielle l'avait si souvent regardé, qu'elle eût pu le refaire de mémoire si elle avait su peindre. Elle eût également bien tracé le plan de l'appartement du comte et fait l'inventaire de ses richesses artistiques, tant elle les avait entendu souvent décrire. Madame de Saint-Villiers ne

tarissait pas sur ce dernier chapitre, car elle trouvait dans le goût passionné, mais éclairé de René pour ces choses l'excuse, ou du moins le contrepoids, de toutes les fautes du jeune homme.

Songeait-elle, pendant le cours de ces longues causeries à leur effet probable sur l'imagination vive et le cœur ardent de Gabrielle ? Non, sans doute. Il y avait si longtemps que la marquise avait eu seize ans ! Elle se laissait aller à toute la faiblesse de son affection maternelle, et se consolait ainsi du peu de retour que rencontrait cette affection et des autres sujets de chagrin que la légèreté de son neveu lui fournissait perpétuellement.

Voilà pourquoi Gabrielle Duriez, en regardant l'escalier de marbre, pensait à une foule de choses qui n'y avait aucun rapport, tandis qu'il eût été si simple de monter bien vite pour retrouver en haut madame de Saint-Villiers qui l'attendait.

La jeune fille était encore au plus profond de sa rêverie, lorsqu'elle en fut tirée par le bruit d'une porte que l'on fermait avec fracas ; aussitôt des pas se firent entendre au-dessus d'elle : quelqu'un descendait de chez sa marraine.

Gabrielle, ennuyée d'être aperçue toute seule, mais ne voyant pas de retraite possible, s'avança bravement vers l'escalier, elle en gravit les premières marches, levant la tête pour voir la personne qui descendait. Elle ne l'eut pas plus tôt reconnue qu'elle se sentit devenir toute pâle ; les marches lui semblèrent tout à coup si hautes qu'elle dut faire un grand effort pour continuer à monter. C'était René de Laverdie qui venait au-devant d'elle. Il paraissait préoccupé, jeta de son côté un regard distrait, et, voyant une femme, leva son chapeau.

—Eh bien ! mignonne, pourquoi donc vient-on si tard aujourd'hui ? dit la marquise en embrassant sa filleule. Il y avait ici quelqu'un à qui je voulais donner la surprise de vous voir, mais vous avez trop tardé, et comme il ne me convenait pas de lui dire. . . . Mais qu'a donc ce chapeau, fillette ? ne pouvez vous le retirer toute seule ?

—Il y a un nœud au ruban, dit la petite ; et elle resta un temps infini les bras en l'air, pour cacher qu'elle avait rougi.

—Oui, poursuivit madame de Saint-Villiers, il s'en est fallu de cinq minutes. Mais ce mauvais sujet de René est toujours si pressé quand il vient voir sa vieille tante !

Cependant la marquise avait en parlant une expression triomphante qui n'échappa pas à Gabrielle. Cette expression reparut pendant l'après-midi sur le visage de la vieille dame toutes les fois qu'elle nomma son neveu, elle avait en même temps dans les yeux une sorte de malice joyeuse et attendrie, et fixait sur Gabrielle de longs regards affectueux, qui, à plusieurs reprises, se voilèrent de larmes.

Tout cela mit la jeune fille mal à l'aise.

En voyant le comte de Laverdie passer à côté d'elle sans la reconnaître, Gabrielle avait éprouvé une douleur aiguë. Surprise de sa propre émotion, elle avait senti du même coup sa fierté se révolter, et elle s'était juré qu'elle oublierait le jeune homme. C'était encore facile. elle ne s'était jamais avoué qu'elle l'aimait. D'ailleurs, était-ce bien de l'amour ? Ce petit cœur de dix-huit ans, rêveur, enthousiaste et tendre, portait avec soi son idéal, comme tant d'autres. Les paroles un peu indiscrètes de la marquise, un portrait aux grands yeux mélancoliques et fiers, avaient commencé de donner à cet idéal une physionomie distincte ; la vue de René, l'empressement